

Madame se regimbe

Autor(en): **E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 39

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218233>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il n'emprunte jamais à ses amis parce qu'il a tout prévu... même l'imprévu !

Il aurait honte de déposer un titre en nantissement, non pas qu'il se soucie de son crédit — celui qui a du crédit n'en cherche pas — mais parce qu'il y verrait comme une faillite de sa méthode.

Le petit rentier a de l'amour-propre. N'étant pas fonctionnaire, il n'a ni pension ni retraite. Il ne peut plus travailler ou presque plus ; mais il s'occupe tandis que son petit capital travaille pour lui.

Et cela est juste, car ce petit capital est son œuvre, l'œuvre de toute sa vie.

Le petit rentier, lorsqu'il sort de chez lui, a bonne mine et bonne façon. Il est propre de corps et d'esprit. Il a même l'air d'un riche et la foule stupide, jalouse et hargneuse, l'envie et le menace de la suprême injure moderne, de ce gros vilain mot de capitaliste !

Il est un capitaliste parce qu'il possède un petit capital qui le rend indépendant de son prochain ! Voilà le crime !

Et ce crime repose moins sur l'argent qu'il possède que sur l'indépendance obtenue avec cet argent !

— « Vous avez gagné la liberté de vos vieux jours ! Nous n'aimons pas cela ! Car si nous réclamons la liberté pour nous-mêmes, nous ne pouvons la tolérer chez les autres ! »

Le petit rentier est un homme qui a su faire ! Mais ceux qui n'ont pas su faire disent de lui qu'il a eu de la chance ! Il a montré simplement de l'intelligence et de l'énergie, mais on le traite de roublard ! Il a donné, à l'occasion, ce qu'il pouvait donner, mais il n'a pas cautionné stupidement au-delà de ses moyens, au-delà du bon sens !

Le petit rentier passe actuellement par une crise douloureuse, mais il ne se plaint jamais. Il a de l'honneur ! A mesure que ses petites rentes diminuent, sa dignité augmente. Le prix de la vie a doublé, triplé, mais lui, n'a pas bronché. Il a supprimé simplement, l'une après l'autre, toutes les dépenses qui ne sont pas urgentes. Il vit de privations et garde le sourire !

Vous le rencontrez en ville ou bien en promenade ; il est de bonne humeur et ne manque de rien. Allez donc un peu le voir chez lui ! La bonne à tout faire est partie depuis longtemps ; c'est lui, maintenant, qui est devenu bon à tout faire, lui, l'intellectuel, lui, l'artiste ! Il balaie sa chambre, il cire ses souliers. C'est lui qui, à la nuit tombée, ou bien au petit jour transporte la poubelle municipale.

Le petit rentier met la table lestement et sans faire d'histoires. Il aide à sa femme qui aide à son mari ; on s'aide, on s'entraide toute la journée. On partage la besogne, après quoi, on va se coucher de bonne heure !

Honneur aux petits rentiers comme à tous ceux qui travaillent, avec courage, à le devenir.

Honneur aux rentiers précoces, victimes de la guerre, de la maladie ou de l'accident, aux rentiers malgré eux, à tous ces petits capitalistes qui représentent la plus solide base de la société !

Que l'Etat vienne au secours du pauvre, du malade, du vrai malheureux ; qu'il supprime, peu à peu la charité, elle-même, c'est bien ! Qu'il répande, à profusion, l'instruction, l'hygiène, le bien-être collectif, c'est parfait !

Mais qu'il prenne garde de ne pas organiser les primes à la paresse, à l'imprévoyance, au laisser-aller, au désordre, au je m'en-foutisme !

Enfin ! Qu'il ne se mêle pas de faire notre bonheur malgré nous ! Nous ne voulons pas d'un bonheur officiel, obligatoire et gratuit ; car ce n'est plus du bonheur !

Nous voulons le bonheur gagné, le bonheur acquis, le bonheur longtemps cherché, enfin trouvé !

Nous ne voulons pas être numérotés comme nos chaussures dans un hôtel !

Nous voulons vivre et travailler librement. Nous voulons rire et pleurer librement.

Nous voulons vieillir, souffrir et mourir librement !

Ce n'est pas l'Etat qui sauvera la société malade, c'est l'individu !

Il faut qu'il naisse, vive et meure dans la liberté.

Dr Gustave Krafft.

Pour s'enrichir. — Deux campagnards discutent. Jean qui est un tout malin et un actif a su profiter de toutes les occasions qui se sont présentées pendant la guerre et a joliment arrondi son avoir.

David, au contraire, un tantinet simple et indolent est resté ce qu'il était, un petit campagnard, quelque peu dans la gêne.

Jean lui en fait le reproche et compare avec un certain orgueil, sa situation, à lui, à celle de David.

— Oh ! écoute Jean, y faut pas tant te monter le cou. Moi aussi, j'aurais pu devenir riche, et tout simplement : Je n'aurais eu qu'à t'acheter pour ce que tu vaux et te revendre pour ce que tu as. P.

MADAME SE REGIMBE

On se souvient des vers si spirituels qu'écrivait jadis notre cher ami et collaborateur André Marcel et dans lesquels il prenait à partie les dames. Voici une réplique, un peu tardive, peut-être. Nous la publions quand même, sachant qu'il faut toujours laisser aux dames le dernier mot.

Ton adorable voix, jadis,
Me soufflais de si douces paroles ;
De tendresse ; d'amour ; c'était si gentil,
Tous ces mots, charmants et frivoles.

Maintenant... ah ! c'est autre chose,
Tu m'appelles d'une voix sèche
Tu modifies bien ta prose
Tu as des propos un peu... rèches !

Jadis... quand nous étions fiancés,
Dans tes galants discours, toujours
Tu répétais : Bientôt, nous serons mariés !
Oh ! plus beaux de nos jours ! !

Maintenant, quand nous sortons,
Tu prends un air : quasi-moderne
Pour marmotter : Allons ! Allons !
Oh... ces femmes ! Quelles balivernes !

Autrefois, à chaque instant,
Tu t'arrêtais... et d'un regard...
Qui prenais l'âme, lentement,
Tu disais : « Amour »... Vieux bavard ! !

Et... dans tes yeux, il y avait de ces flammes,
Maintenant... c'est si différent !
Que tu es « meule » avec Madame !
Tu m'as aimé combien de temps ?

Hier, pour mon jour d'anniversaire,
Tu es entré... en coup de vent !
Tu m'as donné... un bec sommaire !
Et... tu as fui, comme un manant !

Jadis, dans les sentiers fleuris,
Tu arrachais des gerbes entières,
Que tu m'offrais, pardi !
En m'appellant : « Très chère ! »

Au printemps, subtil, caressant,
Autrefois, nous goûtions l'ivresse
D'un beau jour mourant,
Adieu maintenant... la tendresse !

Maintenant dans nos promenades,
Tu me « sème » sans plus t'en faire !
Tu sifflotes un air maussade ;
Ou... tu te fiches de... ma mère !

Jadis, un sourire exquis
Toujours errait sur ton profil sagace ;
Maintenant... que c'est fini...
Je vois bien... comme on se lasse !

Jadis, tu riais toujours,
Tu me disais... mille bêtises !
Maintenant, tu manques d'humour !
Tu m'explique... de quel endroit souffle la bise !

Il fut un temps ; pour le moindre bobo
Tu t'affolais ! Tu suppliais : Chérie,
Prends vite un petit repos,
Pour te guérir, ma mie !

Maintenant tu rages : « Madame »
Qu'avez-vous fait de la pommade ?
Voyez, je tire la « rame »
Vous êtes sans cœur « douce pintade ! »

Jadis, tu murmurais...
Sur un ton si sincère...
Que tu m'aimais...
Oh là là ! Belle chimère !

Maintenant, c'est autrement,
Ton refrain, ta plainte amère :
« Oh... ces femmes ! Que c'est changeant !
Quelle tuile !... ces belles-mères ! ! »

E. de Dompierre.

LA PEQUIGNOTTE

 L'EST ainsi qu'on avait coutume de l'appeler. Pourquoi ! — Pas plus que moi, personne n'aurait pu le dire, tant il était d'usage dans le vieux temps, de se donner des surnoms entre gens du même village.

La Péquignotte. Un type qui eût été bien curieux à étudier... Mais alors nul n'y songeait, l'habitude n'était point encore venue de se creuser la cervelle en études psychologiques et autres. On se bornait à constater les faits, et c'était tout.

C'était la messagère du village. De Lucens, son lieu natal, elle se rendait chaque semaine au marché de Moudon, la hotte sur le dos, un panier au bras, quelquefois deux. Pendant trente-quatre ans de sa vie, sans y manquer plus de deux ou trois fois, elle fit tous les samedis le même trajet.

C'était son principal gagne-pain, le moyen de gagner quelques batz, — à cette époque où ne parlait pas encore de sous ; — car à elle seule incombait le soin de pourvoir à l'entretien des siens, un mari perclus et un fils idiot. Le premier, qui avait toujours été malingre, terrassé dans son âge mûr par une attaque de paralysie, gisait racorni, atrophié au fond de son lit... le fils, à sa naissance, aussi bien doué que quelque enfant que ce fût, avait été dans sa troisième année, atteint d'une de ces maladies qui laissent peu d'espoir. Il en avait échappé, mais son intelligence y avait sombré.

Tel était l'intérieur. Pas gai, on peut le croire, mais tant d'ordre, tant d'honnêteté y régnait, que dénué comme il était, ce pauvre logis inspirait du respect.

Et c'était pour soutenir ces deux pauvres êtres, que tout le long de l'année, la Péquignotte travaillait ferme et dur.

Au surplus, par ses courses régulières à la ville, elle rendait de si bons services à la localité qu'il semblait qu'on n'aurait pu se passer d'elle, c'est pourquoi chacun l'estimait et lui faisait bon visage, sans compter que tous ceux qu'elle pouvait, glissaient de temps en temps dans son panier soit une bouteille de vin, soit du sucre ou du café, ou quelque autre petit cadeau, tant pour la reconforter que pour réjouir le cœur des deux infirmes.

Dire que parfois l'existence ne lui pesât pas lourd, serait mentir. Au dehors, toutefois, elle n'en laissait rien paraître, tant elle avait à honneur de ne pas faiblir. Une femme forte, tête saine dans un corps sain, l'énergie même. Tout ouvrage lui était bon dès qu'il y avait quelque chose à gagner : — filer, teiller le chanvre, sarcler, bêcher, aider aux fenaisons, aux moissons, — rien ne la rebutait. N'avait-elle pas trois bouches à nourrir ?

De taille moyenne, osseuse, tannée, les traits durs, l'œil noir et franc, je crois la voir encore, le front trempé de sueur sous le mouchoir qui l'abritait du soleil, arpenter la grande route d'un pas robuste et pressé. De peu de discours, avec le parler un peu brusque de ceux qui n'ont pas le loisir de se perdre en sornettes, elle allait droit son chemin.

La tête pleine de commissions, — chacun lui en donnait — elle n'en oublia jamais une. Achats, commandes, consultations, messages de toutes sortes, tout cela logeait dans sa mémoire comme dans un casier. Que d'allées et de venues ! Du teinturier, il lui fallait aller chez le marchand de sabots, du docteur chez l'apothicaire, de la modiste au confiseur, de l'épicier chez le tailleur... que sais-je encore ? cela n'en finissait pas.